



Introduction : "La force des esprits mous" ? De la philosophie à l'action sociale. Penser les reconfigurations intellectuelles et politiques après la révolution

Jean-Luc Chappey, Carole Christen, Igor Moullier

► To cite this version:

Jean-Luc Chappey, Carole Christen, Igor Moullier. Introduction : "La force des esprits mous" ? De la philosophie à l'action sociale. Penser les reconfigurations intellectuelles et politiques après la révolution. Joseph-Marie de Gérando (1772-1842). Connaître et réformer la société, pp.11-42, 2014. hal-01700560

HAL Id: hal-01700560

<https://hal.science/hal-01700560>

Submitted on 7 Feb 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Introduction

« LA FORCE DES ESPRITS MOUS » ? DE LA PHILOSOPHIE À L'ACTION SOCIALE PENSER LES RECONFIGURATIONS INTELLECTUELLES ET POLITIQUES APRÈS LA RÉVOLUTION

Jean-Luc CHAPPEY, Carole CHRISTEN et Igor MOULLIER

Pourquoi s'intéresser à Joseph-Marie de Gérando¹ ? Ce catholique lyonnais, tour à tour philosophe, anthropologue, secrétaire général du ministère de l'Intérieur, théoricien de l'enseignement mutuel ou philanthrope, apparaît comme une figure centrale pour tous ceux qui travaillent sur l'histoire politique, sociale, administrative ou intellectuelle des premières décennies du XIX^e siècle². On pourrait encore multiplier les facettes du personnage. Philosophe un temps proche des Idéologues, fer de lance de l'introduction en France de la philosophie allemande, directeur des *Archives littéraires de l'Europe* (1804-1808), chargé de l'administration du territoire romain entre 1808 et 1812, inspirateur de la fondation de l'École des chartes, théoricien du droit administratif français, auteur de traités de bienfaisance, « visiteur du pauvre » et protecteur des sourds et muets, secrétaire actif de nombreuses institutions et sociétés, Gérando a souvent dérouté par la multiplicité de ses positions une historiographie prompte à utiliser des étiquettes plus spécialisées³.

1. Le nom patronymique est Degerando et non Gérando. Jusqu'à la monarchie de Juillet, Gérando a signé tous ses écrits Degerando. La particule, utilisée plus tardivement, a été reprise par les biographies générales du XIX^e siècle et par le catalogue de la Bibliothèque nationale de France et nous suivrons cet usage.
2. Ce fut le cas pour les trois organisateurs du colloque qui avaient eu l'occasion de croiser cette figure lors de leurs travaux respectifs. CHAPPEY J.-L., *La Société des observateurs de l'homme. Des anthropologues sous Bonaparte (1799-1804)*, Paris, Société des études robespierristes, 2002 ; CHRISTEN C., *Histoire sociale et culturelle des Caisses d'épargne en France. 1818-1881*, Paris, Economica, 2004 ; MOULLIER I., *Le ministère de l'Intérieur sous le Consulat et le Premier Empire (1799-1814). Gouverner la France après le 18 brumaire*, thèse sous la direction de Gérard Gayot, université de Lille 3, 2004.
3. Notons qu'à ce jour, il n'existe qu'une biographie de Gérando, celle de BERLIA G., *Gérando, sa vie, son œuvre*, Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1942. Cette biographie utilise les principaux éloges funéraires qui lui furent consacrés entre 1843 et 1854, en particulier *Discours de M. le Comte Beugnot et de MM. Passy, Cousin et Berriat Saint-Prix prononcé aux funérailles de M. Le Baron de Gérando, le 14 novembre 1842*, Paris, impr. de

Ainsi, en raison de ses premiers textes sur l'origine des signes, et de son admission à la seconde classe de l'Institut, Gérando a été classé parmi les Idéologues⁴. Michael Broers semble s'appuyer sur cette filiation pour décrire Gérando comme « *the secular-minded, intellectual voice of the regime* » et comme un intellectuel républicain anti-clérical⁵. À force d'être réaffirmée, cette appartenance à la nébuleuse idéologique est devenue évidente, en dépit pourtant de certaines incohérences ou d'écarts difficiles à justifier. Pour tenter d'expliquer la distance prise par Gérando vis-à-vis de certains « grands » Idéologues comme Pierre-Jean-Georges Cabanis ou Antoine Destutt de Tracy, Pierre Daled reprend ainsi la classification devenue canonique de François Picavet en le plaçant, avec Laromiguière, parmi la troisième génération des Idéologues, celle de « l'idéologie spiritualiste et chrétienne⁶ ». Le recours à la notion de « génération » ne suffit pas pourtant à lever les difficultés sur la cohérence d'une trajectoire. Claude Blanckaert, retraçant la naissance et la formalisation progressive de l'ethnologie française, souligne le rôle majeur joué par Gérando bien connu grâce aux travaux menés sur les « Considérations sur les diverses méthodes à suivre dans l'observation des peuples sauvages⁷ » et sur les activités de la Société

F. Didot frères, 1842; JOMARD E.-F., *Discours sur la vie et les travaux du baron de Gérando*, Paris, Schneider et Langrane, 1843; BAYLE-MOULLARD J.-B., *Éloge de J.-M., baron de Gérando*, Paris, J. Renouard, 1846; MOREL O., *Essai sur la vie et les travaux de J.-M. baron de Gérando*, Paris, J. Renouard, 1846. Ces deux derniers ouvrages, d'une centaine de pages, contre une trentaine pour les textes de Beugnot et Jomard, fournirent la base des informations aux récits biographiques postérieurs de Gérando. Ils ont remporté *ex-aequo* le concours que l'Académie de Lyon avait mis en janvier 1844 sur un éloge de Gérando. Les deux lauréats étaient deux proches de Gérando : Bayle-Mouillard, avocat à Riom, était son exécuteur testamentaire. Quant à Octavie Morel, épouse de Gustave de Gérando, elle était également professeur à l'institution des Sourds-Muets.

4. La référence initiale, souvent reprise dans les dictionnaires et notices biographique, est PICAVET F., *Les idéologues. Essai sur l'histoire des idées et des théories scientifiques, philosophiques, religieuses en France, depuis 1789*, Paris, Alcan, 1891 (nouvelle impression, New York, Burt Franklin, 1971). Parmi les études classiques, rappelons juste : MORAVIA S., *Il Tramonto del l'illuminismo. Filosofia e politica nella società francese (1770-1810)*, Bari, Laterza, 1968; MORAVIA S., *La Scienza dell' homo nel Settecento*, Florence, La nuova Italia, 1970; MORAVIA S., *Il pensiero degli ideologues*, Florence, La nuova Italia, 1974; GUSDORF G., *La conscience révolutionnaire. Les Idéologues*, Paris, Payot, 1978; RÉGALDO M., *Un milieu intellectuel : la Décade philosophique (1794-1807)*, thèse de doctorat d'État, université de Lille, 1976; AZOUVI F. (dir.), *L'institution de la Raison : la Révolution culturelle des idéologues*, Paris, Vrin, 1992.
5. BROERS M., *The Politics of Religion in Napoleonic Italy. The war against God, 1801-1814*, Londres, Routledge, 2002, p. 31 et 185. Gérando est également décrit comme « voltairien » (p. 35), ce qui est tout aussi abusif que l'adjectif d'anticlérical.
6. DALED P.-F., *Le matérialisme occulté et la genèse du sensualisme*, Paris, Vrin, 2005.
7. STOCKING G. W., « French Anthropology in 1800 », *Isis*, vol. LV, 2, n° 180, 1964, p. 134-150; MOORE F. T. C. (dir.), *The Observation of Savage People by J.-M. de Gérando*, Berkeley, University of California Press, 1969; COPANS J. et JAMIN J., *Aux origines de l'anthropologie française. Introduction aux mémoires de la Société des observateurs de*

des observateurs de l'homme⁸, mais rappelle aussi l'importance du milieu catholique lyonnais dans sa formation. Proche d'André-Marie Ampère et de Camille Jordan, Gérando fréquentait ainsi le salon de la baronne de Krudener en 1815⁹. Dès lors, une des manières de contourner l'obstacle est d'insister sur l'aptitude de Gérando à être l'homme de la synthèse, de la conciliation et de l'éclectisme. Les travaux récents consacrés à la réception de Kant, aux théories linguistiques ou à l'histoire du sensualisme, insistent ainsi particulièrement sur la position de synthèse active qu'il a pu occuper dans le champ intellectuel autour de 1800¹⁰.

La caractérisation du parcours politique de Gérando a, lorsqu'elle a été questionnée, également posé problème. Le recours aux étiquettes plus ou moins péjoratives (opportuniste, « girouette »...) n'a pas résolu cette difficulté, bien au contraire. La position de Gérando au sein de la mouvance catholique a été fixée par la synthèse de Jean-Baptiste Duroselle, qui souligne que Gérando était « un catholique fidèle sinon militant » en même temps qu'un « libéral intempérant¹¹ ». Si Duroselle reconnaît que Gérando parvint, dans son *Traité de la bienfaisance* (1839), à « une prise de conscience de la question ouvrière », il décide de ne pas le ranger parmi les précurseurs du catholicisme social car son point de vue reste « essentiellement charitable¹² », c'est-à-dire moral et religieux beaucoup plus qu'économique et

l'homme, Paris, Le Sycomore, 1978 (une autre édition peut être consultée : Paris, Jean-Michel Place, 1994) ; RUPP-EISENREICH B. (dir.), *Histoires de l'Anthropologie*, Paris, Klincksieck, 1984.

8. CHAPPEY J.-L., *La Société des observateurs de l'homme...*, *op. cit.*
9. BLANCKAERT C., « *Story et history de l'ethnologie* », *Revue de synthèse*, 1988, vol. 109, Issue 3-4, p. 459. Pour la connaissance de ce milieu lyonnais, on consultera BUCHE J., *L'école mystique de Lyon (1776-1847)*, Paris, Alcan, 1935 ; TRÉNARD L., *Lyon de l'Encyclopédie au Romantisme*, Paris, PUF, 1958 ; VIATTE A., *Aux sources occultes du romantisme. Illuminisme et théosophie 1770-1820*, Paris, Champion, 1979 qui rappelle la participation de Gérando à la Société chrétienne fondée par Ampère et Ballanche.
10. Parmi les très nombreux travaux qu'il est impossible de rappeler ici signalons juste : BUSSE W. et TRABANT J. (dir.), *Les Idéologues. Sémiotiques, théories et politiques linguistiques pendant la Révolution française*, Amsterdam/Philadelphie, Benjamins, 1986 ; AZOUVI F. et BOUREL D., *De Königsberg à Paris. La réception de Kant en France (1788-1794)*, Paris, Vrin, 1991. On citera encore les travaux de Lucien Braun, François Azouvi, Jean-Pierre Cotten, en attendant la parution des travaux d'HDR de Delphine Kolesnik-Antoine, *Physiologie et psychologie. L'empirisme cartésien aux miroirs cousiniens* et de la thèse d'Antoine Bocquet soutenue en juillet 2012 et consacrée à la « philosophie sociale de Gérando » (voir sa contribution dans le présent volume) qui témoignent du regain d'intérêt accordé à Gérando dans le champ de l'histoire de la philosophie. Gérando figure également en bonne place dans la récente étude de KÖNIG-PRALONG C., « Découverte et colonisation françaises de la philosophie médiévale (1730-1850) », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, 2013, t. 96, n° 4, p. 663-701.
11. DUROSELLE J.-B., *Les débuts du catholicisme social en France (1822-1870)*, Paris, PUF, 1951, p. 72.
12. *Ibid.*, p. 75.

social. François Laplanche, dans une notice du *Dictionnaire du fait religieux dans le monde contemporain*, reconnaît un rôle de médiateur à Gérando :

« Cette volonté d'unir le fait et l'idée, cette inclination vers l'histoire comme porteuse de leçons spéculatives, se retrouveront chez Bonald et Lamennais, qui ont connu l'œuvre de Gérando. Par les réseaux qu'il a fréquentés, par ses intuitions philosophiques, par son œuvre philanthropique, le baron de Gérando forme un maillon important de l'histoire qui mène le catholicisme français des Lumières au romantisme¹³. »

C'est également la synthèse de Duroselle qui oriente la présentation de Gérando comme « économiste lyonnais » par Yves Breton, qui souligne son rôle dans la création de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale et du conseil de prud'hommes, le présentant comme un philanthrope précurseur du catholicisme social, qui a tenu à garder la dimension morale dans son analyse de l'indigence¹⁴. Yves-Marie Bercé caractérise les positions philosophiques de Gérando comme « typiques des curiosités intellectuelles de son temps ». Il souligne les convictions catholiques profondes de Gérando et le classe comme « monarchiste libéral¹⁵ ». Charles-Hippolyte Pouthas voyait, de son côté, Gérando comme un « humanitaire de gauche », avec les membres de la Société pour l'instruction élémentaire – François-Alexandre de La Rochefoucauld-Liancourt, Charles-Philibert de Lasteyrie, Alexandre de Laborde¹⁶ –, tandis que Pierre Rosanvallon le range avec Alban Villeneuve-Bargemont, Eugène Buret, Joseph Droz, et Tanneguy Duchâtel dans « l'école de l'économie politique chrétienne¹⁷ ».

On pourrait continuer longtemps la liste des étiquettes utilisées pour tenter de qualifier la position politique de Gérando. Ce dernier pose problème car il échappe à toutes les formes de catégorisations historiographiques classiques. Ni pleinement libéral, ni totalement contre-révolutionnaire, il est au cœur de nombreux mouvements de réforme et de réorganisation de la société, sans jamais en être le moteur ou la figure dominante. C'est en étant attentive aux logiques de réseaux que Catherine Duprat, dans sa thèse monumentale, a pu mettre au jour le rôle central du Gérando philanthrope : né en 1772 et décédé en 1842, Gérando incarne parfaitement « le temps des philanthropes¹⁸ ». Si C. Duprat salue Gérando comme « l'un des tout premiers

13. *Dictionnaire du fait religieux dans le monde contemporain*, Paris, Beauchesne, 1996, p. 276.

14. BRETON Y., « Gérando », in FROBERT L. et TIRAN A. (dir.), *Économistes en Lyonnais, en Dauphiné et en Forez*, Lyon, ISH, 2000, p. 131-142.

15. BERCÉ Y.-M., « Les vocations de l'École des chartes », mai 2005, [http://www.clio.fr/BIBLIOTHEQUE/les_vocations_de_l'Ecole_des_chartes.asp].

16. POUTHAS C.-H., *Guizot pendant la Restauration. Préparation de l'homme d'État (1814-1830)*, Paris, Plon, 1923, p. 356.

17. ROSANVALLON P., *Le moment Guizot*, Paris, Gallimard, 1985, p. 269.

18. DUPRAT C., « Pour l'amour de l'humanité ». *Le temps des philanthropes. La philanthropie parisienne des Lumières à la monarchie de Juillet*, Paris, Éditions du CTHS, 1993 ;

inspireurs de la philanthropie contemporaine¹⁹ », voire comme « le maître à penser de cette génération de philanthropes²⁰ », c'est finalement plus pour son savoir social que pour son action réelle. Elle souligne que *Le visiteur du pauvre* publié en 1820 – puis en 1826 dans une 3^e édition largement développée et enrichie – est le manifeste central du rôle charitable/philanthropique²¹, tout comme Giovanna Procacci qui en fait un « véritable précurseur du travail social²² ». Quant au traité *De la bienfaisance publique*, G. Procacci y voit « le livre de référence d'une pensée "républicaine" sur le sujet²³ » par sa tentative de dégager une voie intermédiaire entre action charitable privée et assistance légale autour de l'organisation des secours à domicile. Mais la question du lien réel de Gérando avec le catholicisme social qui émerge dans les années 1840 est beaucoup moins assurée, comme le montre dans ce volume la contribution de Matthieu Brejon de Lavergnée. Il en va de même dans le domaine du droit administratif, où Gérando est toujours cité pour ses *Institutes*, mais reste considéré avec méfiance, pour n'être pas un juriste professionnel²⁴. S'il est présent partout, Gérando souffre de son éclectisme et de son opportunisme supposé, à l'instar de Charles Dupin pour lequel Robert Fox soulignait « la difficulté de déterminer où se situe le "vrai" Dupin, sans cesse dissimulé derrière le kaléidoscope de ses nombreuses activités²⁵ ». Où se situe le « vrai » Gérando ?

La difficulté de classer Gérando a constamment affecté sa perception. D'emblée, il est d'ailleurs victime d'une « mauvaise réputation ». La pluriactivité, voire le caractère insaisissable, de Gérando furent l'objet de nombreuses critiques de la part de contemporains qui n'hésitent pas (déjà !) à dénoncer son opportunisme, le caractère artificiel de ses travaux, voire une « girouette » animée par un caractère falot, un esprit « mou », « filant ». Au début de l'Empire, dans une lettre adressée à Charles-Marie de Féletz, Pierre Maine de Biran dresse ainsi le portrait d'un « homme médiocre » :

DUPRAT C., *Usage et pratiques de la philanthropie. Pauvreté, action sociale et lien social, à Paris, au cours du premier XIX^e siècle*, Paris, Association pour l'étude de l'histoire de la Sécurité sociale, 1997, 2 vol.

19. DUPRAT C., « Pour l'amour de l'humanité »..., *op. cit.*, p. 435.

20. *Ibid.*, p. 779.

21. *Ibid.*, p. 930.

22. PROCACCI G., *Gouverner la misère. La question sociale en France 1789-1848*, Paris, Le Seuil, 1993, p. 232.

23. *Ibid.*, p. 230.

24. Voir les contributions de Nader Hakim et Jérôme Ferrand dans ce volume, et les références très discrètes à Gérando dans la mémoire de la discipline juridique, explorée en dernier lieu par AUDREN F. et HALPÉRIN J.-L., *La culture juridique française : entre mythes et réalités*, Paris, CNRS, 2013, et dans le récent numéro : « Figures administrativistes de la faculté de droit de Paris : Joseph-Marie de Gérando (1772-1842) », *Revue d'histoire des facultés de droit et de la culture juridique*, n° 33, 2013, p. 383-477.

25. CHRISTEN C. et VATIN F. (dir.), *Charles Dupin (1784-1873). Ingénieur, savant, économiste, pédagogue et parlementaire du Premier au Second Empire*, Rennes, PUR, coll. « Carnot », 2009, p. 8.

« Il ne jouit pas auprès de ses collègues de l'Institut d'autant de considération que je l'aurais pensé. On regarde son livre comme un fatras ; c'est, dit-on, un homme qui abuse de sa faculté d'écrire, il se mêle de tout. Secrétaire des sociétés philomathique, des Observateurs de l'homme, etc., employé au ministère de l'Intérieur, et jusque dans la municipalité, professeur au lycée... il écrit sans cesse et ne sera jamais avec tout cela qu'un homme médiocre²⁶. »

Dans son *Almanach des cumulards*, Antoine-Jean Cassé Saint-Prosper, proche des royalistes, collaborateur à la *Gazette de France* et à *La Quotidienne*, attaque violemment les anciens représentants de l'élite impériale, particulièrement ceux qui semblent aptes à investir les espaces de pouvoir les plus divers, une aptitude dont un Gérando semble être, aux côtés de Georges Cuvier, particulièrement doté²⁷. Homme de la synthèse, cette faculté d'adaptation aux régimes successifs en fait une cible de moquerie, comme dans les *Causeries du lundi* de Charles-Augustin Sainte-Beuve :

« Il y a des esprits essentiellement mous comme Degérando [*sic*] [...] : ils traversent des époques diverses en se modifiant avec facilité et même avec talent ; mais ne demandez ni à leurs œuvres, ni à leurs souvenirs aucune originalité [...]. L'image n'est pas belle, mais ces sortes d'esprit ne sont pas seulement mous, ils sont filants comme du macaroni, et ont la faculté de s'allonger indéfiniment sans rompre²⁸. »

Pensons encore à Stendhal qui semble résumer dans une formule lapidaire le jugement négatif porté sur Gérando :

« Demande à mon grand-père l'*Histoire de la philosophie* de Gérando. Je ne l'ai pas lue ; tout ce que j'en sais, c'est que l'auteur est un lâche, dans les deux sens, de style et de cœur²⁹. »

26. MAINE de BIRAN P., *Correspondance philosophique 1766-1804*, ROBINET A. et BRUYÈRE N. (éd.), Paris, Vrin, 1996, p. 170. Maine de Biran change d'avis et se lie d'amitié avec lui, influencé par les conseils de Cabanis : « C'est un homme de bien et d'un excellent esprit ; il voudra sans doute employer et appuyer des personnes qui lui ressemblent. » (*Ibid.*, lettre de Cabanis à Maine de Biran, 17 septembre 1804, p. 405.) En avril 1815, Maine a suffisamment confiance dans le crédit de Gérando, pour lui demander, au nom de leur « ancienne amitié », d'intervenir auprès des ministres de l'Intérieur et de la Police : « Veuillez leur dire qui je suis et les assurer que je rentre sans peine dans la solitude où j'ai passé dix ans de ma vie. » (*Ibid.*, p. 709.)

27. « Officier de la Légion d'honneur, 1 000 fr ; conseiller d'État, 16 000 fr ; membre du comité d'examen des liquidations arriérées au ministère des finances, 6 000 fr ; membre de l'Institut, Académie des inscriptions et belles-lettres, 1 500 fr ; professeur de droit public, 12 000 fr., y compris les droits de thèse et d'examens. Total : 36 500 fr. » *Almanach des cumulards, ou Dictionnaire des dits individus avec la note très exacte de leurs divers appointements, traitements, pensions, le tout mis en lumière par un homme qui sait compter*, Paris, Librairie monarchique, N. Pichard, 1821, p. 83.

28. SAINTE-BEUVE C.-A., *Causeries du lundi*, Paris, Garnier, s. d., t. XI, p. 477.

29. STENDHAL, *Lettres à Pauline*, Paris, Le Seuil, 1984, lettre d'août 1804.

Le problème d'interprétation de son parcours biographique se pose dans la parution d'éloges écrits de Gérando – éloges qui s'échelonnent sur une dizaine d'années, de 1843 à 1854. Devant la difficulté de résumer le parcours de l'homme, ou d'en trouver un fil directeur, les amis et proches de Gérando se concentrent sur les qualités morales et personnelles. Le souci de faire le bien apparaît le trait dominant de la personnalité de Gérando, au risque d'en faire un personnage un peu fade et sans convictions. Arthur-Auguste comte Beugnot, fils de Jacques-Claude Beugnot, qui avait côtoyé Gérando comme haut-fonctionnaire impérial, reconnaissait, dans son éloge funèbre, que Gérando épousait tous les stéréotypes de l'homme de bien : « Est-il une vie plus facile, plus douce à louer, que celle de M. le baron de Gérando³⁰ ? » Beugnot décrit le parcours de Gérando comme celui d'un ami des lois et de la liberté, désireux sous l'Empire de « tempérer par une administration sage et bienveillante les rigueurs et l'humiliation de la conquête³¹ ». Beugnot tente une analyse proprement politique du parcours de Gérando : « [Il] appartenait à cette génération militante que les révolutions saisirent à son entrée dans le monde pour ne plus l'abandonner³² », affirme-t-il d'emblée, faisant de Gérando le représentant d'une époque. L'éloge du sens politique de Gérando conduit néanmoins Beugnot à relativiser son apport intellectuel :

« Gérando n'a pas marqué par une empreinte profonde sa présence dans le domaine des sciences morales et philosophiques ; son esprit persévérant et juste, mais dépourvu des qualités et des défauts qui font les novateurs, le rendait propre plutôt à développer et à affermir un système dominant, qu'à en faire dominer un lui-même³³. »

Il rappelle que Gérando commença sa carrière de philosophe sous les auspices du sensualisme, mais seulement parce que celui-ci était le courant dominant alors. Le Gérando idéologue est ainsi atténué au profit du philanthrope respectable.

Pour Edme-François Jomard, Gérando offre le « modèle de la plus belle vie³⁴ ». Il insiste sur son rôle dans la diffusion de l'instruction par la fondation en 1815 de la Société pour l'instruction élémentaire au sein de laquelle il avait côtoyé Gérando. Passy décrit pour sa part Gérando comme un homme toujours porté à chercher la conciliation : il rédige son histoire des systèmes de philosophies pour, « au sortir des orages de la révolution »,

30. *Discours de M. le Comte Beugnot et de MM. Passy, Cousin et Berriat Saint-Prix prononcé aux funérailles de M. Le Baron de Gérando, le 14 novembre 1842*, Paris, impr. de F. Didot frères, 1842.

31. *Ibid.*, p. 3.

32. *Ibid.*, p. 4.

33. *Ibid.*, p. 21.

34. JOMARD E.-F., *Discours sur la vie et les travaux du baron de Gérando*, Paris, Schneider et Langrane, 1843, p. 4.

essayer de « calmer les esprits irrités ». Puis, sous la Restauration, il s'attache à l'étude du perfectionnement moral, voyant une société « incertaine de ses croyances, tourmentée par le doute³⁵ ». Cousin, au nom de la section de philosophie, se saisit de la figure de Gérando et du dévouement qu'il incarne pour suggérer aux détracteurs de la philosophie que celle-ci peut aussi être « cette religion de la raison et du cœur³⁶ ». Les contraintes et les conventions du genre funéraire leur permettent de s'abriter derrière la célébration convenue des vertus individuelles pour assigner une continuité au parcours de l'homme public³⁷.

Entre Lumières et religion : les réseaux de Gérando durant ses années de formation

Pour rouvrir le dossier, l'approche en terme de réseaux semble particulièrement intéressante pour montrer comment Gérando s'est construit une position de « nœud » au sein des différents réseaux politiques, administratifs et intellectuels, qui lui a permis de s'adapter aux changements de régimes politiques et de jouer un rôle majeur dans les dynamiques institutionnelles (comme son rôle dans certaines nominations à des postes de direction de grandes institutions pédagogiques ou charitables) ou théoriques de son temps.

Né en 1772 dans un milieu profondément catholique, petit-fils d'un conseiller du Roi à la Cour des monnaies de Lyon, fils cadet d'un architecte renommé, Benoît Degérando de cette même ville, Joseph-Marie de Gérando vit ses premières années au sein d'un milieu privilégié dans une ville agitée, dans les années 1770-1780, par de nombreux conflits sociaux. Formé au collègue oratorien où il fait la connaissance de Camille Jordan (1771-1821) avec qui il restera intimement lié, il semble se destiner à l'état ecclésiastique, mais les événements révolutionnaires vont remettre en cause cette vocation. Aux côtés de Jordan, il s'engage du côté des fédéralistes lyonnais qui renversent la municipalité dirigée par Marie-Joseph Chalier et prennent les armes contre la Convention nationale. Condamné à mort par contumace, Gérando prend le chemin de l'exil, d'abord en Italie puis en Suisse pour enfin gagner l'Alsace au prétexte de s'engager dans le 6^e régiment de chasseurs à cheval. Grâce à la mise en activité de solidarités lyonnaises, il trouve refuge, à Colmar, au sein du cercle des frères Pfeffel auprès desquels il reste jusqu'en 1797. L'industriel dauphinois Claude Périer, oncle de Camille Jordan, avait, dès 1792, envoyé ses fils Augustin et Scipion à Colmar, afin de les mettre

35. *Ibid.*, p. 5-6.

36. *Ibid.*, p. 13.

37. Gérando lui-même y avait sacrifié dans son éloge de Camille Jordan, soulignant que l'homme public ne pouvait se comprendre sans l'homme privé, et que les vertus du second expliquaient l'engagement du premier.

à l'abri³⁸. Gérando rejoint ainsi un cercle intellectuel et mondain qui lui permet non seulement de se mettre à couvert, mais lui offre encore des ressources et des opportunités particulièrement importantes pour la suite de sa carrière.

Gérando saura d'abord profiter des relations directes offertes par la sociabilité organisée autour des Pfeffel³⁹. Depuis le début des années 1770, l'Institut pédagogique de Colmar et le salon des frères Pfeffel se sont imposés comme un nœud de correspondances de la République des lettres et une étape majeure des voyages savants en Europe : Français (Voltaire, Delille, Marmontel, Grégoire), Allemands (Herder, Kant, Jacobi) et Suisses (Lavater) correspondent et parfois visitent les Pfeffel qui ont tissé, par ailleurs, des liens très étroits avec les milieux savants, administratifs et économiques de Strasbourg. Leur salon accueille ainsi plusieurs professeurs de l'Université et des membres de l'élite strasbourgeoise parmi lesquels l'on trouve un autre futur Observateur de l'homme, Louis-François Ramond de Carbonnières. Au moment où Gérando rejoint Colmar, les frères Pfeffel accueillent par ailleurs plusieurs « charmantes jeunes filles » issues de grandes familles de l'élite française et allemande. Parmi elles, Marie-Anne de Rathsamhausen (1774-1824) – elle est connue sous le diminutif *Annette* et c'est ainsi qu'elle signe ses lettres⁴⁰ –, parente du duc de Wurtemberg, comte de Montbéliard, et de la princesse de Hesse, qu'il épousera en 1798⁴¹. Ces réseaux de

38. BECK-BERNARD L., *Théophile-Conrad Pfeffel de Colmar*, Lausanne, 1986; BRAEUNER G., *Pfeffel l'Européen*, Strasbourg, La bibliothèque alsacienne, 1994.

39. HENNEQUIN-LECOMTE L., *Le patriciat strasbourgeois (1789-1830). Destins croisés et voix intimes*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, coll. « Études alsaciennes et rhénanes », 2012.

40. *Lettres de la baronne de Gérando née de Rathsamhausen; suivies de Fragments d'un journal écrit par elle de 1800 à 1804*, Paris, Didier, 1880. Annette de Gérando était estimée de ses contemporains comme en témoignent les premières lignes de l'avant-propos de ce recueil de lettres : « Les lettres que nous publions se recommandent non seulement par un intérêt anecdotique, des portraits de diverses célébrités de l'époque où elles ont été écrites, des appréciations littéraires, mais aussi par toutes les qualités de cœur et d'esprit d'une femme que M^{me} de Staël mettait au premier rang de son mérite épistolaire, et à laquelle M^{me} Récamier *aurait voulu ressembler*. » Trente-neuf lettres écrites avant son mariage avec J.-M. de Gérando ont été publiées (adressées à Joseph et Camille Jordan, au prince de Wurtemberg, à Scipion Perier, etc.); quatre-vingt-cinq lettres écrites après son mariage (adressées à la baronne de Stein, à Juliette Récamier, à la baronne de Staël, etc.) et douze lettres écrites à son fils aîné Gustave – c'est lui qui a pris l'initiative de cette publication.

41. C'est un mariage heureux que semble avoir connu Gérando avec Annette de Rathsamhausen. Octavie Morel insiste sur « la tendresse que M. de Gérando portait à sa compagne qu'il s'était donnée » et qui avait « augmenté pendant les longues années de souffrance qu'eut à subir M^{me} de Gérando. Il s'occupait sans cesse à soulager sa douleur, à l'adoucir par l'affection et un dévouement sans bornes ». Elle publie un poème sur le bonheur domestique que Gérando a écrit et adressé à sa femme qui l'a inspiré, Morel O., *Essai sur la vie et les travaux de J.-M. baron de Gérando*, op. cit., p. 93-94. De ce mariage sont nés deux fils, Gustave (1803-1884) et Camille (mort en 1846) qui porte le prénom de son parrain, Camille Jordan. Ils ont célébré les vertus de leurs parents et on les retrouve aux

sociabilités permettent à Gérando de tisser des relations très denses avec les milieux intellectuels français, mais aussi allemands et suisses, relations qui sont directement mobilisées dans ses premières productions.

En 1797, Gérando participe pour la première fois au concours lancé par la seconde classe de l'Institut national, celle des Sciences morales et politiques, portant sur la question suivante : « Déterminer quelle est l'influence des signes sur la formation des idées. » Il envoie à cette occasion un premier mémoire et se rend à Paris où il réside plusieurs mois. Il profite encore des relations tissées à Lyon, désormais enrichies par celles de Colmar, pour intégrer salons et espaces savants. Accompagné de Camille Jordan, élu au printemps 1797 au Conseil des Cinq-Cents, et de Mathieu de Montmorency, Gérando fait son entrée dans le salon de Germaine de Staël et est présenté à certaines personnalités savantes, en particulier Pierre-Louis Roederer, Pierre-Jean-Georges Cabanis et l'abbé Sicard. Néanmoins, le coup d'État du 18 fructidor an V/4 septembre 1797 contrarie ses ambitions : son amitié avec Camille Jordan et ses liens avec certains « clichyens » le rendent suspect auprès des autorités républicaines, l'obligeant à reprendre le chemin de l'exil vers Colmar, puis Fribourg et enfin Tübingen auprès du libraire Cotta⁴².

Au printemps 1798, la seconde classe de l'Institut remet au concours la question de 1797 restée sans lauréat. Entré dans le jury, Pierre-Louis Roederer soutient alors Gérando qui adapte son mémoire aux attentes d'un jury soucieux, dans le contexte politique, de défendre les principes sensualistes. Il faut finalement attendre le printemps 1799 pour que le jury parvienne à un accord : deux candidats reçoivent le premier prix, Gérando et Pierre-François Lancelin⁴³. Loin d'être un Idéologue convaincu, Gérando est néanmoins parvenu à ne choquer ni les uns ni les autres : s'il reconnaît le rôle des sensations dans la formation des idées, il refuse de réduire les facultés (comme l'attention ou la réflexion) au simple jeu des sensations, une position d'écart qu'il réaffirme plus nettement dès 1802 dans son ouvrage publié à Berlin, *De la génération des connaissances humaines*.

côtés de leur père dans plusieurs œuvres philanthropiques. Le baron de Gérando a également élevé les sept orphelins de la sœur de sa femme et a été le tuteur des cinq enfants que son frère, Antoine de Gérando, lui a confiés avant de décéder. Octavie Morel insiste sur l'implication de Gérando dans l'éducation de ses fils : « Il dirigeait leurs études, leur préparait les voies d'une carrière honorable, rédigeait pour eux chaque année de nouvelles instructions qui leur traçaient les devoirs qu'ils avaient à remplir, la conduite qu'ils avaient à suivre pour avancer d'un pas ferme dans l'œuvre de leur éducation. » *Ibid.*, p. 94.

42. Selon un témoignage postérieur, c'est Gérando qui semble même organiser la fuite des deux comparses : « J'eus une peine incroyable à arracher [Camille Jordan] de son lit dans la nuit du 18 au 19 fructidor et à l'emmener chez l'excellente madame de Grimaldi qui avait préparé une retraite pour lui. » « Lettre de Gérando à M. Ballanche, Paris, le 1^{er} juin 1823 », *Discours de Camille Jordan*, Paris, Renouard, 1824, p. xli.

43. STAUM M.-S., « Les concours de l'Institut en sciences morales et politiques », in DÉSIRAT C. et HORDE T. (dir.), *Histoire, épistémologie, langage*, 1982, fasc. 4, p. 114.

Dès son installation dans la capitale en juin 1799, Gérando sait faire jouer amitiés anciennes et nouvelles connaissances. Le 23 messidor an VII/11 juillet 1799, Guillaume Humboldt adresse une lettre à Jean-Geoffroy Schweighäuser⁴⁴ dans laquelle il note : « Je vois assez souvent Gérando. Récemment, j'ai été avec lui à Auteuil et je l'attends ce soir avec sa femme et Mathieu [de Montmorency]⁴⁵. » Le 6 février 1800, ses divers soutiens permettent à Gérando de se faire élire membre associé de la seconde classe de l'Institut, une élection qu'accompagne la publication d'un premier ouvrage (*Des signes et de l'art de penser*) dont l'accueil est très mitigé⁴⁶. Il reçoit néanmoins le soutien appuyé de personnalités diverses qui, de Cabanis à Roederer à Germaine de Staël semblent « s'inquiéter » de son cas. Ces relations politiques ou intellectuelles lui valent également d'attirer l'attention des ministres de l'Intérieur François de Neufchâteau, puis Lucien Bonaparte au début du Consulat, qui le fait entrer dans les organismes consultatifs du ministère de l'Intérieur.

Il joue alors un rôle de plus en plus important au sein de la jeune Société des observateurs de l'homme, en intervenant auprès des autorités dans l'affaire de l'enfant sauvage afin que ce dernier soit amené à Paris et confié à l'abbé Sicard, puis en se voyant confier le soin de rédiger un mémoire sur la partie « morale » de l'observation des peuples sauvages, les fameuses « Considérations sur les méthodes à suivre dans l'observation des peuples sauvages » publiées par la Société en octobre 1800⁴⁷. Là encore, la lecture de ce mémoire permet de mettre au jour le fait que Gérando se trouve au carrefour de plusieurs horizons conceptuels et intellectuels, l'originalité de son travail consistant justement à parvenir, parfois avec difficulté, à construire une synthèse ou une « hybridation » des différentes doctrines, une démarche que l'on retrouvera en 1804 dans son *Histoire comparée des systèmes philosophiques* où se manifeste le souci de préserver les fondements de la morale chrétienne face aux effets irréversibles des nouveaux savoirs⁴⁸.

44. Ancien élève des Pfeffel à Colmar, Schweighäuser s'installe à Paris en 1798 et devient précepteur des enfants de Guillaume et Caroline de Humboldt, installés à l'hôtel de Boston, haut lieu de la sociabilité savante et mondaine du Paris du Directoire et des premières années du Consulat.

45. HUMBOLDT G. de et HUMBOLDT A. de, *Lettres à G. Schweighäuser*, Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1893, p. 6. Sur les relations suivies entre Colmar et Paris entre le Directoire et l'Empire : HUMBOLDT G. de et HUMBOLDT A. de, *Zwischen Direktorium und Empire. Die Briefe Gottlieb Konrad Pfeffel an Johan Gottfried Schweighäuser (1795-1808)*, Heidelberg, Mantius Verlag, 1992.

46. GÉRANDO J.-M. de, *Des signes et de l'art de penser considérés dans leurs rapports mutuels*, Paris, Goujon fils, Fuchs, Henrichs, an VIII [1799-1800], 4 vol.

47. COPANS J. et JAMIN J., *Aux origines de l'anthropologie française...*, op. cit. ; CHAPPEY J.-L., *La Société des observateurs de l'homme...*, op. cit.

48. Comme le montre RIBARD D., *Raconter, vivre, penser. Histoires de philosophes 1650-1766*, Paris, Éditions de l'EHESS/Vrin, 2003, p. 396 et suiv., « opposé à tout esprit national

Une politique de civilisation ?

Si Gérando ne saurait être renfermé dans le statut de « père fondateur de l'anthropologie française », il convient néanmoins d'insister sur les fondements anthropologiques qui ont permis, d'un côté de construire son regard sur la/les société(s) humaine(s), de l'autre de penser les modalités d'action pour la/les transformer⁴⁹. Les *Considérations* se réfèrent directement aux travaux menés par les héritiers de Condillac sur le langage, mais elles puisent également à des principes et des fondements différents : le texte est largement empreint de lectures d'ouvrages allemands ou suisses (Blumenbach, mais aussi Meiners, Kant et Chavannes) et atteste du rôle, souligné maintes fois, de Gérando dans la formalisation de l'anthropologie et l'introduction en France de la pensée allemande, mais aussi, par ce biais, des travaux des théoriciens réunis autour de l'université d'Édimbourg dans les premières années du Consulat⁵⁰.

Dénonçant à l'instar de Rousseau « la philosophie qui ne voyage pas » et reprenant les nombreuses critiques qui, à l'époque même, sont adressées aux voyageurs-aventuriers dont le souci premier serait plus de « plaire » au lecteur que l'instruire, Gérando pose les bases d'une observation participante et scientifique, dont le signe le plus évident est la nécessité pour le voyageur d'apprendre la langue du peuple observé (et s'appuyer sur la langue des signes si besoin est) pour ne pas tomber dans le piège des préjugés ou des erreurs⁵¹. De l'étude de la famille (autorité du père, statut des femmes et des enfants, mariage, amour, divorce...) à celle de l'État et des rapports qu'il entretient avec les autres États (guerre, paix, alliance, diplomatie...) en passant par la société considérée dans ses structures politiques (lois, institutions...), économiques (agriculture, industrie, commerce...) et religieuses (charité chrétienne, vertus spirituelles/vertus laïques...), Gérando présente

restreint », Gérando cherche à rendre compte des différents systèmes philosophiques européens, contribuant par-là à une « connaissance de l'esprit humain par l'histoire de ses progrès et de ses erreurs » qui acquiert ainsi des « lieux propres ». Cette entreprise participe, dans le contexte impérial, à la volonté de désidéologiser la philosophie du XVIII^e siècle.

49. BLANCKAERT C., « L'anthropologie en France. Le mot et l'histoire (XVI^e-XIX^e siècle) », *Bulletins et mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, 1989, vol. 1, p. 13-43 ; CHAPPEY J.-L., *La Société des observateurs de l'homme...*, op. cit., p. 273-281 ; WOOD P. B., « The science of man », in JARDINE N. et al., *Cultures of Natural History*, Cambridge University Press, 1996, p. 197-210.

50. SEBASTIANI S., *I limiti del progresso. Razza e genere nell'Illuminismo scozzese*, Bologne, Il Mulino, 2008 [*The Scottish Enlightenment: Race, Gender, and the Limits of Progress*, Palgrave MacMillan, 2013] ; COTTEN J.-P., « La philosophie écossaise en France avant Victor Cousin ; Victor Cousin avant sa rencontre avec les Écossais », in *Victor Cousin. Les Idéologues et les Écossais*, Paris, Presses de l'Ens-Ulm, 1985, p. 99-158.

51. GÉRANDO J.-M. de, « Considérations sur les diverses méthodes à suivre dans l'observation des peuples sauvages », in COPANS J. et JAMIN J., *Aux origines de l'anthropologie française*, op. cit., p. 130.

un très vaste catalogue des différents objets d'observation de l'homme en société. En présentant cette liste exhaustive d'objets d'observation, il s'agit de préciser les divers éléments qui constituent l'environnement de l'homme et, par-là, influencent ses sensations ; loin de tout réduire aux influences relevant du milieu naturel (climat, relief...), Gérando insiste sur celles qui relèvent des institutions politiques et sociales, des coutumes, de la religion ou de l'économie, traçant ainsi les contours d'une science générale des sociétés humaines qu'il ne cessera d'approfondir dans la suite de sa carrière. De l'individu à l'État, de l'enfant à l'adulte, Gérando propose, dès 1800, une vaste enquête qui insiste particulièrement sur l'ensemble des processus qui structurent le lien social, les rapports entre les individus et les sociétés. Présenté comme modèle aux enquêtes de statistiques départementales relancées par Chaptal dans les premières années du Consulat, ce mémoire s'inscrit dans une philosophie de l'histoire dont il convient de rappeler les fondements pour comprendre la place centrale qu'occupe la notion de « civilisation » dans la pensée de Gérando⁵². Dans *De la génération des connaissances humaines* publié en 1802, il inscrit l'analyse de la formation des signes et des idées dans une histoire plus générale des sociétés humaines, une perspective qui lui permet d'amalgamer les étapes de formation d'un individu à celle des stades de civilisation :

« [En] examinant quelles sont aux diverses périodes de l'histoire, et dans les divers états de la société, la manière d'agir propre aux individus de l'espèce humaine, les institutions, il est facile de remonter par le raisonnement aux notions que ces résultats supposaient dans leur entendement. Ainsi on découvrirait comment les idées se sont successivement développées dans la suite des générations ; on pourrait ensuite conclure par analogie, de ce qui s'est passé dans une suite de générations à ce qui se passe dans un seul individu. L'état de barbarie représenterait la première enfance de l'homme, chaque âge de la société représenterait en quelque sorte une année de la vie, et l'origine des idées se découvrirait ainsi au berceau de la société humaine⁵³. »

En affirmant que voyager revient à partir à la rencontre des populations sauvages situées dans l'enfance de la civilisation, Gérando, postulant l'unité du genre humain, affirme que toutes les sociétés, européennes ou extra-européennes, et que tous les groupes qui composent ces sociétés, sont les acteurs d'une vaste histoire générale de l'humanité : situés à des degrés différents de « civilisation », ils n'en appartiennent pas moins à la même « grande famille ». Selon les époques, cette échelle de civilisation peut évoluer, voire connaître de profondes modifications : comme l'illustre l'histoire

52. Le mémoire est ainsi présenté par Ballois dans le premier tome des *Annales de statistiques*, Paris, an X/1801, p. XLVI.

53. GÉRANDO J.-M. de, *De la génération des connaissances humaines*, Paris, Fayard, 1990 [1802], p. 26.

des grandes civilisations passées (égyptienne ou chinoise), les peuples civilisés peuvent connaître une « dégénération » alors que les peuples non civilisés peuvent atteindre le sommet de l'échelle. S'il existe une anthropologie pratique chez Gérando, elle est à trouver dans cette réflexion générale sur les processus de civilisation qui justifie, selon lui, la mission qu'il confie au voyageur, au philanthrope ou à l'instituteur : celle de « civiliser » les populations « sauvages » et ceux qu'il définit comme des « malheureux », c'est-à-dire vivant hors des liens du commerce, isolés et, pour cette raison, infirmes en ce qui concerne le physique et pauvres en ce qui concerne le moral. Ainsi, connaître l'homme dans toutes ses dimensions et ses variétés, c'est aussi le secourir, le soigner, l'éduquer, bref le civiliser. La notion de « commerce » joue ici un rôle essentiel : civiliser, c'est commercer, c'est-à-dire étendre les possibilités de contacts et de relations entre les hommes. Cette anthropologie, qui ne saurait ainsi se réduire à une « science de cabinet », est sans doute au cœur de la « politique » de Gérando construite autour des notions de « civilisation » et de « communication ». Ce rôle majeur accordé à la communication est confirmé dans l'introduction intitulée « Des communications littéraires et philosophiques entre les nations d'Europe », publiée dans le premier numéro des *Archives littéraires de l'Europe* qui paraît en 1804, périodique au sein duquel il apparaît comme une pièce maîtresse. L'idée essentielle de Gérando est de réfléchir aux conditions permettant le progrès de la civilisation au sein de l'Empire français. La construction d'un espace européen par un dense réseau de communications et d'échanges doit en effet permettre le progrès de la civilisation qui renforcera encore la supériorité de l'Empire français, ce dernier point n'étant pas incompatible avec la défense de l'idéal de civilisation. De ce fait, les progrès au sein de l'Empire ne sauraient être pensés sans un progrès général de la civilisation européenne :

« Deux sortes d'obstacles privent les nations éclairées des avantages que leur promet un commerce réciproque des idées et des connaissances. Les uns naissent de cet aveugle enthousiasme qui se manifeste quelquefois dans un pays pour les littératures étrangères, et donne alors à ses productions le caractère d'une étroite et servile imitation ; les autres, de ces préventions et de ces antipathies nationales dont l'exagération fait dédaigner à un peuple tout ce qui n'a pas germé sur son propre territoire. L'une et l'autre dispositions sont également funestes ; on ne s'enrichit que par les échanges, et il n'y a plus d'échanges, lorsqu'on veut tout donner, ou lorsqu'on consent à tout recevoir⁵⁴. »

Selon Gérando, il est nécessaire de lutter contre le renfermement sur soi, l'individualisme et, plus encore, contre l'égoïsme national. Il convient

54. GÉRANDO J.-M. de, « Des communications littéraires et philosophiques entre les nations de l'Europe », *Archives littéraires de l'Europe*, Paris/Tübingen, Henrichs/Cotta, t. I, 1804, p. 3.

dès lors de favoriser les relations entre les différentes nations et empires qui composent l'espace européen. Un regard critique est ainsi porté sur les années révolutionnaires, Gérando considérant cette période comme ayant favorisé l'isolement de la France. Comme d'autres ayant vécu un moment d'exil hors de France, Gérando considère que cette période d'isolement a été particulièrement néfaste pour les progrès de la civilisation en France. Durant la Révolution, la France aurait en quelque sorte « rétrogradé », l'Angleterre ou les États allemands jouant, aux yeux de ces auteurs, le rôle de dépôts de la civilisation. Dès lors, participant par-là à la promotion du régime, il présente l'Empire comme un moment de nouveau favorable aux progrès de la civilisation française et européenne :

« De fatales circonstances nous ont isolé quelque temps du reste de l'Europe. Mais cette lacune, dans nos communications avec elles, ne peut que donner un nouvel intérêt à leur rétablissement. Dix années entières de l'histoire de la littérature et des sciences, dans les autres pays, nous sont demeurées presque inconnues, et cependant à cette terrible époque, où les idées se confondaient, rétrogradaient parmi nous à tant d'égards, la raison pouvait se consoler ailleurs par de sensibles progrès. Il est remarquable que cette excessive prévention que nous avons conçue quelques temps contre les productions étrangères, s'est précisément rencontrée avec la crise de nos exagérations politiques. Tel était le système de ceux qui nous gouvernaient alors. La France leur paraissait devoir, à tous égards, se suffire à elle-même ; et pendant qu'ils fermaient ses frontières à toutes les relations commerciales, ils proscrivaient aussi l'introduction des écrits publiés en d'autres contrées, redoutant sans doute les arrêts de cette raison universelle, supérieure à toutes les passions d'un moment. Nous devons tâcher d'étendre le voile de l'oubli sur ces funestes souvenirs ; mais c'est en restaurant qu'on fait oublier les maux qu'on a soufferts⁵⁵. »

Le « nationalisme », du moins l'idée d'une supériorité de la France sur les autres nations européennes, ne saurait ainsi justifier l'indifférence, voire le mépris, pour les peuples étrangers, des sentiments présentés par Gérando, qui s'inscrit ici dans la continuité des thèses de Germaine de Staël et de plusieurs membres du groupe de Coppet, comme les produits de l'ignorance. L'intérêt porté à l'autre et la capacité à entrer en relation avec les sociétés différentes sont présentés comme les conditions nécessaires aux progrès. Dès lors, même les sociétés les plus « évoluées » ne doivent pas s'isoler. Il faut donc lutter contre les diverses formes d'isolement et permettre à la France et à l'Empire de (ré)intégrer le concert des monarchies et des empires européens. L'idée que les communications sont nécessaires à toutes les échelles de l'organisation des sociétés humaines (des relations au sein des familles aux relations entre les différents empires), constitue un

55. *Ibid.*, p. 7-8.

des thèmes majeurs présentés au fil des différentes contributions publiées dans les *Archives*, justifiant particulièrement l'intérêt accordé aux pratiques de traductions qui doivent être au cœur des échanges entre les différents peuples d'Europe⁵⁶.

La construction de cette pensée anthropologique est d'autant plus cruciale qu'elle correspond à une période où la position professionnelle et sociale de Gérando connaît des mutations importantes : il construit une carrière dans l'administration centrale après être entré sous Lucien Bonaparte au Bureau consultatif des arts et manufactures puis au conseil général d'agriculture, arts et commerce, pour devenir secrétaire du ministre de l'Intérieur, à la demande de Jean-Baptiste Nompère de Champagny en 1804. Il est ainsi aux premières loges pour assister au renouveau des organismes consultatifs que favorise le ministère de l'Intérieur sous le Consulat et l'Empire, des chambres de commerce au conseil des bâtiments civils⁵⁷. Il multiplie lui-même les participations dans diverses sociétés savantes et philanthropiques (Société des observateurs de l'homme dès 1799 mais aussi Société d'encouragement pour l'industrie nationale en 1802, Société philanthropique en 1804) dont il devient à chaque fois une cheville ouvrière. Si elles ne lui ont pas donné toute la notoriété d'un La Rochefoucauld-Liancourt (1747-1827) ou d'un Benjamin Delessert (1773-1847), ces diverses appartenances lui ont en revanche confié des fonctions stratégiques d'animation et de transmission. Elles montrent que c'est dans l'action institutionnelle et associative que Gérando conçoit la réalisation de sa politique de civilisation.

L'amour des institutions

En tant qu'administrateur, Gérando réfléchit particulièrement à l'articulation de l'action publique et de l'action privée. Le souci philanthropique semble l'avoir très tôt guidé. Lorsque Gérando devient secrétaire du ministère de l'Intérieur, son épouse écrit à son amie la baronne de Stein : « Dans la place qu'occupe mon mari, on peut faire beaucoup de bien,

56. CHAPPEY J.-L., « Les Archives littéraires de l'Europe (1804-1808) », *La Révolution française*, « Dire et faire l'Europe à la fin du XVIII^e siècle », mis en ligne le 9 juin 2011, [<http://lrf.revues.org/index284.html>].

57. LEMERCIER C., *Un si discret pouvoir. Aux origines de la chambre de commerce de Paris, 1803-1853*, Paris, La Découverte, 2003 ; MOULLIER I., « La société civile dans l'État : organismes consultatifs, expertise et représentation de la société civile sous le Consulat et l'Empire », in SAINT-GILLE A.-M. et ROWELL J. (dir.), *La société civile organisée aux XIX^e et XX^e siècles : perspectives allemandes et françaises*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2010, p. 261-274 ; CHATEAU E., « Administrer les arts en conseil : l'enjeu de la collégialité à la Commission des travaux publics et au conseil des bâtiments civils, 1793-1848 », in LENIAUD J.-M. et MONNIER F. (dir.), *La collégialité et les dysfonctionnements dans la décision administrative*, Paris, École pratique des hautes études, 2011.

et nul n'est plus fait que lui pour sentir le prix de cette position⁵⁸. » Lorsque Gérando demanda au ministre de l'Intérieur Champagny l'autorisation de lui présenter en 1806 un travail sur l'extinction de la mendicité, le ministre lui fit plusieurs objections sur la réalisation pratique d'un tel plan :

« Pour que les vues de Monsieur de Gérando se fussent pas seulement un projet comme mille autres, car tous sont compris dans ces mots, arrêter, renfermer et faire travailler, il faudrait qu'il descendit aux plus petits détails [...] c'est presque un code à faire⁵⁹. »

Code qui en un sens fut réalisé avec le *Traité de la bienfaisance publique*. Dans ce domaine, Gérando ne faisait que se conformer à une politique de récupération politique de l'action philanthropique sous le Consulat, déjà soulignée par Catherine Duprat. La gestion des hospices et des secours parisiens reposait sur l'engagement bénévole des notables dans les comités de bienfaisance. L'administration trouvait un relais de son action et en retour, un certain nombre de membres de la noblesse pouvaient ainsi rentrer en grâce aux yeux du nouveau régime.

Mais Gérando participa aussi à des entreprises plus originales, et plus éloignées de ses intérêts initiaux, notamment à travers son implication dans la naissance de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale (SEIN) en 1802. Son insertion dans les milieux économiques et scientifiques venait de sa nomination par Lucien Bonaparte comme secrétaire du bureau consultatif des arts et manufactures. Il y joua un rôle particulier : il n'était ni un expert, ni un notable, mais s'avéra pourtant un rouage essentiel de ces institutions nouvelles de sociabilité. Gérando aurait présenté le projet à Chaptal, qui l'approuva avec enthousiasme, à une réserve près :

« Tout d'abord vous verrez le plus beau zèle, cela durera un an, deux peut-être, après ce feu s'éteindra, et cependant, si la Société nouvelle dure trois ans, son existence, j'en ai la conviction profonde, est assurée, et elle contribuera utilement au développement de l'industrie française⁶⁰. »

Dans la liste des 29 premiers souscripteurs, la présence des membres d'institutions officielles est écrasante : on relève 14 membres du conseil général d'agriculture, arts et commerce, et 12 employés de ministères, dont 7 de l'Intérieur⁶¹. Ces relations furent essentielles pour le développement

58. « Lettre de M^{me} de Gérando à la baronne de Stein, 22 décembre 1804 », in *Lettres de la baronne de Gérando née de Rathsamhausen...*, op. cit., p. 199.

59. AN, F¹⁵ 106, note de Champagny à une lettre de Gérando, s. d.

60. *Histoire de la fondation de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale*, Paris, Huzard, 1850, p. 10.

61. Sur la composition sociale de cette société voir l'étude prosopographique de CHASSAGNE S., « Une institution originale de la France post-révolutionnaire et impériale : la Société d'encouragement pour l'industrie nationale », *Histoire, économie et société*, n° 2, 1989, p. 147-166.

de la SEIN et jouèrent dans les deux sens : des inventions récompensées par la SEIN pouvaient être transmises par le ministère au préfet. En sens inverse, en 1805, le ministère fit appel à une commission de la SEIN pour expertiser les filatures mécaniques de Douglas, et lui donna la possibilité de venir faire des copies des dossiers disponibles dans les bureaux.

Les fonctions que Gérando a le plus souvent occupées dans les institutions et sociétés diverses sont celles de secrétaire. Si elles ne lui ont pas donné une notoriété immédiate, elles lui ont en revanche confié des fonctions stratégiques d'animation et de transmission. En tant que secrétaire, c'est à lui que revenait de prononcer deux types de discours : les rapports et les éloges essentiels pour fixer l'image et l'identité d'une institution. Dans ses premiers éloges prononcés pour la SEIN, Gérando s'interroge encore sur le sens de la fonction qui lui est attribuée : « Appelé à l'honorable fonction de vous servir d'organe, j'appréhendais de répondre bien mal à votre attente, car qui pourrait dignement louer les œuvres du génie⁶² ? », mais trouve bien vite la réponse : « L'histoire des pensées et des travaux du génie est la meilleure instruction pour les arts. La vie d'un homme de bien est de même l'instruction la plus utile à la morale⁶³. » Les rapports annuels sont également l'occasion de façonner l'identité des sociétés et de les inscrire dans une histoire, une continuité. En 1806, il rappelle aux membres qu'ils s'étaient « rassemblés pour la première fois par une de ces impulsions unanimes et spontanées que l'amour du bien peut seul inspirer, nous jetâmes les fondements de cette institution⁶⁴ », et en 1812 il peut saluer le chemin accompli :

« Une société qui comme celle d'Encouragement ne récompense que les découvertes vraiment utiles et ne donne des éloges qu'aux hommes qui les ont mérités doit nécessairement acquérir une grande considération : aussi le nombre de ceux qui désirent en faire partie est-il dans une progression croissante⁶⁵. »

Institution hybride, fortement dépendante du soutien du ministère de l'Intérieur, la SEIN pouvait cependant jouer un rôle spécifique : celui de fixer l'opinion des milieux industriels et de les lier au régime par une politique de récompenses. En tant que secrétaire de l'institution, Gérando avait un rôle clé dans la fixation de cette mémoire. Il s'en servit parfois à son avantage : les éloges de Montgolfier, Conté ou Molard sont l'occasion pour lui de fixer le récit de la fondation de la SEIN en attribuant un rôle déterminant au petit groupe que Gérando formait avec les membres du

62. *Bulletin de la SEIN*, 1806, p. 241.

63. *Ibid.*, p. 242.

64. *Ibid.*, p. 81-82.

65. *BSEIN*, 1812, p. 63.

Conservatoire des arts et métiers, et en reléguant au second plan le rôle du ministre Chaptal.

L'appartenance à la SEIN fut aussi un point d'appui précieux pour Gérando pour négocier la période de transition politique. En 1814, les délégations de la SEIN conduites par Chaptal furent reçues par les empereurs de Russie et d'Autriche. Elles les assurèrent que « l'industrie qui aussi fut contrainte de s'associer à la guerre désolatrice du monde⁶⁶ » avait besoin de renaître dans la paix et que la SEIN entendait se consacrer à cette tâche. Le monde associatif était prêt à jouer, comme sous le Consulat, son rôle dans la transition politique. Le 15 mars 1815 (cinq jours avant l'arrivée de Napoléon à Paris), à la séance ordinaire du mercredi, présidée par Chaptal, Gérando rappelait que la SEIN « est la seule réunion libre et volontaire de citoyens qui embrasse la France entière dans son but et ses éléments » et dressait un parallèle avec la Société pour l'instruction élémentaire (SIE) en train de naître. La SEIN serait pour cette dernière une « alliée naturelle » et une « sœur⁶⁷ ». Pour bien souligner que la nouvelle Société se conformait à l'esprit du nouveau régime, il précisait que la SIE suivrait les recommandations édictées par le préfet de Paris, notamment pour ce qui concernait l'enseignement du culte catholique. L'opportunisme politique de Gérando est donc indéniable. Mais il chercha aussi sans cesse à tirer de son parcours des enseignements théoriques.

Théorie et pratique de l'action sociale

L'articulation entre action publique et action privée, administration et philanthropie fait l'objet chez Gérando d'une réflexion poussée. Dans ses derniers écrits, il revenait sur les limites de la puissance publique : « L'autorité publique, on est contraint de le reconnaître, a peu d'action sur les mœurs ; elle en a encore moins aujourd'hui⁶⁸. » Mais déjà en 1816 il demandait : « Que sont les lois sans les mœurs⁶⁹ ? » Dans le *Programme du cours de droit public pour l'année 1819-1820*, le lien entre lois et mœurs est formulé différemment :

« Quelle que soit d'ailleurs l'imperfection inévitable de leurs formules, imperfection nécessairement attachée à toute œuvre de la sagesse humaine, les lois reçoivent ce caractère auguste de leur origine et du but qu'elles

66. *BSEIN*, AG du 11 mai 1814.

67. Sur la proposition de Chaptal, une commission composée de Gérando, de Lasteyrie et Dupont de Nemours travailla sur le sujet et forma une députation envoyée au ministre Carnot pendant les Cent-Jours.

68. GÉRANDO J.-M. de, *Des progrès de l'industrie, considérés dans leurs rapports avec la moralité de la classe ouvrière*, Paris, Renouard, 1841, p. 70.

69. *Rapport à la Société de Paris pour l'instruction élémentaire*, 1816, p. 9.

se proposent ; c'est la morale publique, c'est l'humanité, c'est la religion même qui respirent en elle et qui les consacrent⁷⁰. »

La continuité entre droit, philosophie et religion est continuellement rappelée chez Gérando, dans une vision dynamique reposant à l'échelle individuelle sur la notion d'éducation, et à l'échelle des sociétés sur celle de civilisation comme on l'a rappelé précédemment.

Du perfectionnement moral (1824) peut être vu comme une synthèse des convictions de Gérando, le lien entre sa période philosophique et sa période philanthropique. La vie, rappelle-t-il, est une éducation continue. Comme il l'écrivait dans son journal intime, en 1798 :

« Qui d'entre nous n'a pas le pouvoir de se réformer lui-même ? – Ne me suis-je pas corrigé par le seul exercice de ma volonté ? – Nous avons donc dans notre organisation tout ce qu'il faut pour être bons ou méchants, suivant l'exercice que nous ferons de notre liberté. »

D'où la conclusion qu'il tirait : « Ne pouvant être prince, soyons instituteur⁷¹ ! »

Cette vision reste profondément providentialiste : « L'homme est un dépôt confié à ses propres soins par la providence⁷² » mais laisse une large place à l'idée de liberté, même pour penser les relations de tutelle enfants/parents ou citoyens/État. Elle n'exclut pas des finalités socialement conservatrices : Gérando rappelait aux instituteurs que les enfants dont ils avaient la charge devaient « considérer, sans être émus ni troublés, le spectacle des avantages auxquels il leur sera interdit de prendre part, accepter sans murmures et sans regrets l'humble condition qui leur est échue et y découvrir même le trésor caché d'une félicité véritable⁷³ ».

L'administration devait se comprendre selon ces mêmes perspectives : « L'autorité est une protection instituée pour conserver un dépôt, un guide donné à l'être moral pour le conduire à sa fin⁷⁴. » Les principes de la morale et de la raison naturelle pouvaient se retrouver dans ceux du droit administratif. : « Plaignons ceux qui ne voient l'administration que dans les chiffres⁷⁵ ! », écrit Gérando dans *Le visiteur du pauvre*, faisant écho avec sa correspondance avec Germaine de Staël : « Ne faut-il pas que toutes les âmes qui se sentent un peu d'élévation luttent avec énergie contre cet esprit

70. GÉRANDO J.-M. de, *Programme du cours de droit public... pour l'année 1819-1820*, Paris, Baudouin, 1819, p. 6.

71. Cité par POMPÉE P., « Origines de la société pour l'instruction élémentaire », *Bulletin de la Société pour l'instruction élémentaire*, 1867, p. 138-180.

72. GÉRANDO J.-M. de, *Du perfectionnement moral, ou de l'éducation de soi-même*, Paris, Renouard, 1824, p. 175.

73. GÉRANDO J.-M. de, *Cours normal des instituteurs primaires*, Paris, Chez Jules Renouard, 1836, p. 316.

74. GÉRANDO J.-M. de, *Du perfectionnement moral...*, *op. cit.*, p. 175.

75. GÉRANDO J.-M. de, *Le visiteur du pauvre*, Paris, Colas, 1820, p. 13.

de calcul et de personnalité qui devient si général⁷⁶? » Ce supplément d'âme, pour Gérando, existe dans la philanthropie et dans le modèle de la visite à domicile. Instituteur, visiteur du pauvre, doivent former un modèle pour l'administrateur. Il faut diriger, au sens d'éduquer et conduire, réformer, dans le plein sens moral du terme :

« Il est un grand art pour l'administration, dans tous les objets d'utilité publique : c'est de mettre en mouvement l'activité individuelle, d'en diriger l'action, de s'aider de son concours et de lui prêter son appui⁷⁷. »

Cette vision homologique de l'administration et de la bienfaisance culmine dans une phrase du *Traité de la bienfaisance* : « La bienfaisance publique est un vaste patronage qui sert de centre et d'appui au patronage individuel⁷⁸. » La conception du lien social comme tutelle apparaît comme fondamentale chez Gérando. C'est certainement à ce titre que l'on peut considérer sa conviction religieuse comme l'un des principes de sa pensée et de son action.

Gérando se consacre à l'action sociale tardivement. Après avoir été philosophe et administrateur sous le Directoire et l'Empire, il se fait philanthrope sous la Restauration et la monarchie de Juillet. Pendant plus de vingt ans (de 1820 à sa mort en 1842), il conjugue alors activités spéculatives et praticiennes, création d'institutions, campagnes d'opinion, écrits et actions à destination du législateur. C'est comme une deuxième carrière qu'il commence, comme le rappelle une de ses biographes contemporaines, Octavie Morel :

« Rendu à une vie plus calme, en dehors des événements politiques qu'il ne voyait plus qu'à distance, M. de Gérando se livra avec toute l'ardeur de son âme aux soins des établissements de bienfaisances et d'utilité publique. Tous le comptaient au nombre de leurs bienfaiteurs, et beaucoup lui devaient leur existence. Les institutions des sourds-muets, des aveugles, la Caisse d'épargne, la Société d'encouragement, la Société d'instruction élémentaire, la Société philanthropique, le Conseil supérieur de santé, le bureau de bienfaisance de son arrondissement, etc., recueillirent les fruits de son active charité et de son vaste savoir⁷⁹. »

Pour Octavie Morel, ses activités philanthropiques n'étaient qu'une application de sa philosophie :

« La philanthropie était pour M. de Gérando une application de ses principes philosophiques ; elle est inhérente à ses préceptes et en découlait

76. « Gérando à M^{me} de Staël, juillet 1802 », in GÉRANDO G. de, *Lettres inédites et souvenirs biographiques de madame Récamier et de madame de Staël*, Paris, Renouard, 1868, p. 49.

77. GÉRANDO J.-M. de, *Le visiteur du pauvre*, op. cit., p. 382.

78. GÉRANDO J.-M. de, *De la bienfaisance publique*, Bruxelles, Société belge de librairie, t. I, 1839, p. 513.

79. MOREL O., *Essai sur la vie et les travaux de M. J. baron de Gérando*, op. cit., p. 39.

nécessairement. L'amour du bien naissait pour lui de l'empire sur soi, et la charité envers les autres était sa morale en action⁸⁰. »

Gérando est à la fois un théoricien et un praticien de l'action sociale. Pour lui, la « charité » doit être « studieuse » et « active » comme il le définit clairement à l'assemblée fondatrice de la *Société des établissements charitables* – première œuvre exclusivement spéculative – le 29 mars 1830 :

« Il est un but commun sur lequel se réunissent tous ceux qui servent les intérêts de l'humanité souffrante... Mais il s'offre deux modes distincts pour exécuter cette grande œuvre... Le premier mode est essentiellement pratique : c'est la *charité en actions*... Il est ensuite un second mode qui appartient davantage à la réflexion, à la prévoyance. C'est encore la charité, mais la *charité studieuse*, si l'on peut dire ainsi, la *charité qui médite* qui cherche à s'instruire sur l'efficacité des moyens employés pour assister le malheur... Son influence devient surtout désirable dans les temps et dans les pays où le développement de la civilisation, de l'industrie et du luxe donne plus d'étendue aux besoins des classes malheureuses et demande une combinaison plus économique et mieux étendue des divers genres de secours⁸¹. »

Le but de cette société n'est pas d'étudier l'indigence comme Gérando l'avait fait dans *Le visiteur du pauvre* paru en 1820 dont l'objet était la bienfaisance de l'individu et dans lequel il inventait l'enquête et le patronage auprès des pauvres⁸², mais d'appréhender les palliatifs de secours à travers l'étude des établissements de bienfaisance et de leurs améliorations éventuelles. Ses travaux ont cependant été très limités⁸³ car la Société des établissements charitables a été rapidement concurrencée par les travaux de l'Académie des sciences morales et politiques sur le paupérisme et la question sociale. Gérando n'a pas réussi avec la Société des établissements charitables à construire une science philanthropique, une science de l'assistance. Mais le volumineux ouvrage en quatre tomes qu'il publie quelques années plus tard, en 1839, *De la bienfaisance publique*, peut être considéré comme le chef-d'œuvre de cette « charité studieuse » par sa richesse informative, son encyclopédisme et ses données chiffrées sur les systèmes d'assistance européens⁸⁴. Par cette étude des établissements de secours publics, Gérando recherche des politiques concertées entre charité publique et charité privée, et la nécessité d'une intervention éventuelle du législateur.

80. *Ibid.*, p. 60.

81. *Bulletin de la Société des établissements charitables*, t. I, 1831, p. 8-11.

82. Pour une analyse du contenu de cet ouvrage voir les contributions d'Élodie Richard et de Matthieu Brejon de Lavergnée dans ce volume.

83. Sur ses travaux et leur échec voir DUPRAT C., *Usage et pratiques de la philanthropie...*, *op. cit.*, p. 1189-1890.

84. Pour une présentation de cet ouvrage voir les contributions d'Élodie Richard et de Yannick Marec dans ce volume.

L'institution des Caisses d'épargne incarne parfaitement la conception de Gérando de la complémentarité de l'action publique et de l'action privée comme il l'écrit dans *De la bienfaisance publique* : « Lorsque, ainsi qu'il arrive souvent, les communes contribuent à la dotation, il s'opère un heureux concours de la bienfaisance publique et de la bienfaisance privée⁸⁵. » Fondée par l'initiative privée, elle est encouragée par les pouvoirs publics et, à partir de 1835, l'État garantit les fonds qui y sont déposés et lui reconnaît le statut d'établissement d'utilité publique⁸⁶. Gérando et les sociétés dont il est membre fondateur et administrateur (la SEIN, la SIE⁸⁷), ont suivi de près la création de la première Caisse d'épargne en France, à Paris, par Benjamin Delessert, en 1818 et destinée selon le premier article de ses statuts « à recevoir en dépôt les petites sommes qui lui seront confiées par les cultivateurs, ouvriers, artisans, domestiques et autres personnes économes et industrieuses ». Le mathématicien Francœur, membre de la Société pour l'instruction élémentaire, expose à son Conseil les principes et les avantages de l'établissement :

« C'est ici le lieu d'indiquer rapidement les salutaires influences d'un bon système d'épargnes. Elles influent : 1) sur les causes de l'indigence de manière à en prévenir ou en atténuer les effets, 2) sur les germes de la richesse publique de manière à les féconder, 3) sur la moralité elle-même des classes inférieures de manière à en favoriser le développement⁸⁸. »

Dans le rapport que Francœur, Gérando et Jomard sont chargés de faire sur la Caisse d'épargne de Paris pour la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, ils montrent les relations qui existent entre la prospérité de l'industrie et la nature du nouvel établissement, et concluent en invitant les manufacturiers à concourir au succès de la Caisse d'épargne, « œuvre éminemment patriotique », soit par le placement des gratifications qu'ils accordaient ordinairement, soit par leur influence et leur crédit sur l'esprit des ouvriers⁸⁹. Gérando pense que le pauvre doit être émancipé intellectuellement par l'instruction populaire⁹⁰ et financièrement par l'épargne pour qu'il puisse sortir de la misère. Lors de la discussion en 1834 à la Chambre des députés

85. GÉRANDO J.-M. de, *De la bienfaisance publique*, op. cit., t. II, p. 167.

86. CHRISTEN C., *Histoire sociale et culturelle des Caisses d'épargne en France...*, op. cit.

87. Sur la fondation de cette société voir les contributions de Caroline Fayolle et de Corinne Doria dans ce volume.

88. *Rapport relatif à la Caisse d'épargnes fait au Conseil de la Société pour l'instruction élémentaire* par M. Francœur, Paris, L. Colas, 1818, p. 21.

89. « Rapport fait par M. Jomard, au nom d'une Commission spéciale, sur la Caisse d'épargnes et de prévoyance » (janvier 1819), *BSEIN*, dix-huitième année, 1819, p. 156-169. Le 30 avril 1819, ce rapport accompagne la circulaire que le ministre de l'Intérieur, Decazes, envoie aux préfets pour communication aux chambres de commerce et aux chefs de manufactures de leur département.

90. Sur cette thématique voir la contribution de Caroline Fayolle dans ce volume.

de la première loi sur les Caisses d'épargne, Benjamin Delessert, alors président de la Caisse d'épargne de Paris, montre bien le lien qui unit depuis la Restauration ces deux institutions dans la pensée de nombre de philanthropes dont Gérando : cette loi « sera le complément de celle sur l'instruction primaire ; car, l'instruction, sous le rapport intellectuel, et l'ordre et l'économie sous le rapport matériel, sont, après les sentiments religieux, ce qui peut exercer le plus d'influence sur le bonheur des individus qui doit être le but de tout gouvernement⁹¹ ». Quelques mois plus tard, en décembre 1834, il affirme à nouveau devant la Chambre que « ces deux grandes institutions [l'école et la Caisse d'épargne], en assurant l'aisance et le bonheur des individus, finiront par changer la face de la société⁹² ».

En mars 1819, Gérando fait un don de 20 francs à la Caisse d'épargne de Paris, ce qui lui permet de devenir administrateur fondateur. En 1832, il est élu directeur par le conseil des directeurs et en 1835, il est nommé vice-président ce qui l'amène à remplacer à plusieurs reprises au conseil des directeurs le président Benjamin Delessert. Comme en témoigne le règlement de la Caisse, les tâches assignées aux directeurs et administrateurs ne sont pas de simple figuration. Plusieurs documents aux archives historiques de la Caisse d'épargne de Paris témoignent par ailleurs de la transposition des idées de Gérando dans sa sphère familiale. Ainsi, en 1825, il avait ouvert un livret pour son neveu orphelin, Émilien de Gérando, âgé de 16 ans et pour ses deux fils – en 1840, il y verse encore de l'argent. Et, dans une lettre du 25 septembre 1839 qu'il adresse à l'agent général de la Caisse d'épargne, Agathon Prévost, il se propose comme garant pour les versements d'une jeune femme :

« Une jeune orpheline (apprentie couturier), âgé de 17 ans, qui ne sait ni lire ni écrire, qui ne peut produire un acte de naissance régulier, désire placer 30 francs à la Caisse d'épargne.

Elle se trouve hors d'état, par ces circonstances, de remplir les formalités exigées pour les placements.

Je vous serai bien reconnaissant s'il était possible de recevoir ses placements comme versés dans mes mains et dans ce cas, j'offre ma garantie si elle est nécessaire⁹³. »

Autre mise en pratique de ses écrits, lorsqu'il exerce à partir de 1825 les fonctions d'administrateur du bureau de bienfaisance du XI^e arrondissement à Paris. En 1830, il publie un rapport comptable fournissant une information statistique et historique sur les indigents admis au secours dans

91. *Archives parlementaires*, 2^e série, vol. 85, Chambre des députés, séance du 18 janvier 1834, p. 693.

92. *Ibid.*, vol. 91, Chambre des députés, séance du 13 décembre 1834, p. 233.

93. *Ibid.*, Lettre du 25 septembre 1839, 1^{re} boîte de Correspondances.

cet arrondissement⁹⁴. Régulièrement, il présente au bureau le compte moral et administratif, signale les améliorations qu'on peut introduire dans le régime des secours à domicile, et attire l'attention sur les soins moraux que réclame la pauvreté. Il met en pratique ce qu'il a écrit dans *Le visiteur du pauvre*. En revanche, il a dû attendre vingt années avant de pouvoir accéder au conseil général des Hospices de la ville de Paris. Présenté pour la première fois en 1811, ce n'est qu'en 1832 qu'il est enfin nommé, à l'âge de 60 ans⁹⁵. Au conseil général des Hospices de Paris, il est chargé spécialement de la surveillance du bureau des nourrices, de l'hôpital de la Maternité, de l'hospice des Enfants trouvés et des Orphelins (œuvre de Saint-Vincent-de-Paul). Il est un des instigateurs de la réforme de l'assistance des enfants trouvés qu'il souhaite reconvertir en secours à la maternité et à la famille. Il visite également dans les départements les enfants placés par l'administration des hospices de Paris. L'importance de ces visites de terrain chez Gérando est rappelée par Octavie Morel :

« Les voyages de M. de Gérando peuvent être comptés au nombre des bonnes œuvres de sa vie [...]. Il préparait d'avance son plan d'excursion, traçait son itinéraire, et choisissait pour champ d'exploration, la visite des hôpitaux et hospices dans toutes leurs branches d'organisation, celle des écoles dans leurs diverses spécialités, et de tous les établissements d'utilité publique; il se proposait ainsi le double but d'étudier les meilleures méthodes d'instruction pour faciliter l'éducation de l'homme, propager les lumières, et de rechercher les institutions qui ont le mieux réussi à soulager les maux de l'humanité [...]. Au retour de chaque voyage, M. de Gérando rédigeait le compte rendu de ses généreuses investigations, et les faisait fructifier au sein du conseil général des hospices et dans le domaine de l'instruction publique⁹⁶. »

Dernière action concrète de Gérando qu'il est important d'évoquer : ses fondations de patronage. En novembre 1822, Gérando fonde le *Comité des Jeunes gens* au sein de la Société de la morale chrétienne. Initialement conçu pour initier les jeunes gens à la science de la bienfaisance, ce comité, « sorte de clinique pour la bienfaisance⁹⁷ » selon Gérando, fonde le premier patronage, destiné au placement en apprentissage des jeunes orphelins. Le rôle du comité consiste à sélectionner les enfants, leur procurer de bons placements chez des maîtres « soigneusement choisis et offrant toutes les garanties désirables⁹⁸ ». Cette œuvre connaît un exceptionnel succès⁹⁹. Quelques années plus tard, en 1839, grâce à des subventions

94. Sur ce rapport voir la contribution d'Élodie Richard dans ce volume.

95. DUPRAT C., *Usage et pratiques...*, op. cit., p. 101.

96. MOREL O., *Essai sur la vie et les travaux de M.-J. baron de Gérando*, op. cit., p. 72.

97. *Journal de la Société de la morale chrétienne*, Paris, t. I, 1822, p. 327.

98. *Ibid.*, t. III, 1823-1824, p. 154.

99. DUPRAT C., *Usage et pratiques...*, op. cit., p. 1151-1152.

publiques, souscriptions, quêtes et dons, il fonde l'Asile-ouvrier rue de Vaugirard à Paris pour les Jeunes convalescentes, reconnu d'utilité publique par ordonnance royale du 2 août 1843. Cette œuvre de patronage est destinée à l'accueil des convalescentes de l'hôpital de Lourcine (celui des vénériennes) ainsi que des filles mères à leur sortie de la maison d'accouchement. Grâce à 19 000 francs provenant de subventions publiques, souscriptions, quêtes et dons, l'Asile-ouvrier de Gérando est ouvert le 1^{er} octobre 1839. C'est un internat où des patronesses viennent instruire leurs protégées. En offrant aux filles-mères un asile temporaire – en 1841 la durée moyenne de l'hébergement était de 45 jours – l'objet de la fondation est de les inciter à garder leur enfant et d'aider à leur réinsertion¹⁰⁰. Cette œuvre fait partie de « cette grande chaîne du patronage¹⁰¹ » pour reprendre l'expression de Gérando qu'il emploie dans *De la bienfaisance publique*, « grande chaîne du patronage » qu'il a lui-même inventée : vingt-cinq œuvres se réclamant du patronage ont été fondées à Paris de 1821 à 1843. Le patronage peut être considéré comme l'unique invention institutionnelle de la philanthropie française du XIX^e siècle¹⁰².

Gérando étend sa longue carrière de bienfaisance au-delà du tombeau puisqu'il fait un legs de 500 francs pour les pauvres du XI^e arrondissement, et un autre de 1 000 francs pour un prix de bonne conduite à des orphelins¹⁰³. Il reste fidèle à son idée que l'enseignement du rôle de bienfaiteur doit se faire par l'exemple. Son ultime ouvrage publié en 1842 avec Benjamin Delessert, alors président de la Caisse d'épargne de Paris, illustré par le graveur Jules David, et intitulé *La Morale en action, ou les Bons exemples* est significativement une anthologie de « bonnes actions » sous la forme d'anecdotes édifiantes et de vies de bienfaiteurs. Dans l'introduction Gérando justifie ainsi la publication de cet ouvrage :

« Les bonnes actions sont l'ornement de la terre, la gloire de l'humanité, la joie des âmes honnêtes, et comme un reflet de la divinité elle-même. Leur présence est un flambeau qui éclaire et qui guide, un foyer qui réchauffe et ranime; elle excite une noble émulation, un saint enthousiasme; elle vivifie et féconde; elle rend facile cette vertu qu'elle nous montre si belle; car, en nous disant ce que d'autres ont fait, elle nous prouve que nous pouvons le faire comme eux. Aussi les sages ont-ils recommandé, comme le meilleur des enseignements, celui qui s'opère par les bons exemples;

100. Deux ans après la mort de Gérando, en 1844, Rambuteau indique au Conseil municipal que depuis sa création l'établissement a admis 553 convalescentes (274 sortant de Lourcine et 279 de la maison d'accouchement) et que, sur ce nombre, 472 ont pu être placées, *ibid.*, p. 614.

101. GÉRANDO J.-M. de, *De la bienfaisance publique...*, *op. cit.*, t. II, p. 464.

102. DUPRAT C., *Usage et pratiques...*, *op. cit.*, p. 671.

103. JOMARD E.-F., *Discours...*, *op. cit.*, p. 26.

c'est par ses exemples que celui a *traversé en faisant le bien* a donné les plus sublimes leçons au monde¹⁰⁴. »

Par tous ces exemples il souhaite inciter à la bienfaisance l'ensemble de la population riche ou pauvre et tout au long du cycle de la vie de l'enfance à la vieillesse. Car la philanthropie, devoir impératif pour le riche, doit tendre également à devenir un rôle social universel selon Gérando :

« Oh ! Si nous pouvions, en transmettant le récit des exemples, transmettre aussi les émotions profondes que nous avons ressenties en contemplant nous-mêmes d'aussi beaux modèles ; si, en parcourant, le vieillard se sentait consolé des épreuves de la vie et de la douleur que, tant de fois, lui a fait éprouver le spectacle des désordres causés par les passions humaines ; si le jeune homme, enflammé d'une généreuse émulation, s'écriait : "Et moi aussi, je suis capable de dévouement !" ; si l'homme laborieux, qui, au sein d'une humble condition, se délassera des fatigues du jour par cette lecture, se sentait relevé à ses propres yeux, encouragé en découvrant tout ce qu'il peut y avoir de grandeur dans des vertus simples et ignorées ; si la mère, entourée de ses jeunes enfants, pouvait, en attachant leurs regards sur l'image qui retrace ses souvenirs, en leur en expliquant le sujet, déposer dans leurs jeunes cœurs les premiers germes de l'amour du bien ; si nos faibles efforts pouvaient ainsi concourir à perpétuer les saintes traditions dont le premier anneau se rattache au ciel, et dont la chaîne doit embrasser l'humanité ; alors notre but serait atteint, nos vœux seraient accomplis¹⁰⁵. »

Regards interdisciplinaires sur Gérando

Pour penser le parcours de Gérando, le colloque qui s'est tenu à l'université de Lille 3 en 2012 a réuni des spécialistes venus de nombreuses disciplines : histoire, sociologie, philosophie, droit. Ils ont volontairement été répartis dans des sessions pluridisciplinaires, pour confronter les points de vue. Dans le présent ouvrage, les contributions ont été regroupées en trois ensembles reprenant la perspective de ces journées. Une dernière partie reprend les interventions d'une table ronde s'interrogeant sur le parcours politique de Gérando.

Un premier ensemble d'articles, « Classer et théoriser », s'intéresse aux soubassements théoriques de l'œuvre et des idées de Gérando. S'interrogeant sur la nature de son « spiritualisme », Antoine Bocquet fait ressortir l'originalité d'une philosophie dont l'objet central est la compréhension des opérations de l'esprit. Réinterrogeant les héritages et les enjeux des différents travaux sur les langues et langage proposés par Gérando, il met au jour les limites, voire les conditions d'impossibilité, de faire émerger une véritable

104. *La Morale en action, ou les Bons exemples*, ouvrage exécuté et publié sous les bons auspices de M. Benjamin DELESSERT et de M. le Baron de GÉRANDO, Paris, G. Kugelmann, 1842, 382 p., illustré de 120 dessins par Jules David, gravés par Chevin, p. II.

105. *Ibid.*, p. II.

théorie du social. En suivant Bocquet, Gérando participerait plutôt à une transformation majeure de la portée des « sciences morales », celles-ci évoluant d'un projet politique vers un projet de moralisation.

Replaçant la pensée philosophique de Gérando dans la perspective de sa pratique philanthropique, Ayse Yuva s'interroge sur les effets politiques des mutations du regard porté sur les pauvres, s'interrogeant en particulier sur l'abandon progressif d'une approche historiciste et collective au profit d'une approche morale et individuelle de la question sociale.

L'attachement de Gérando à l'idée d'unité du savoir, se retrouve dans son activité comme membre de l'Institut (entre 1799 et 1803), puis de l'Académie des sciences morales et politiques quand elle est rétablie par Guizot en octobre 1832. Comme le montre Corinne Delmas, il y siégea à titre de philosophe, traduisant son attachement à cette discipline et à son rôle architectural, intervenant en revanche relativement peu dans l'enceinte de l'Académie sur les questions sociales.

De la nécessité de récolter les matériaux nécessaires à l'étude de l'homme et aux progrès de la civilisation européenne ou du travail de collecte nécessaire à rédiger une histoire des systèmes philosophiques pour en permettre la comparaison, se dévoile à chaque fois la volonté de constitution des *dépôts de papier* qui semble constituer un des éléments récurrents du travail mené par Gérando au fil de ses différentes activités. Il resta fidèle au mode du tableau et à l'approche taxinomique, en concevant la classification comme un savoir utile, permettant de prévoir et d'agir, comme le montre Julien Vincent.

Il fut également le premier titulaire d'une chaire de droit administratif en 1819, plus en raison de son expérience de praticien au ministère de l'Intérieur que de juriste. Il contribua à importer les catégories héritées du droit civil, les personnes, les choses et les actions, et à ancrer l'idée d'un droit respectant la nature des choses. Grâce à la classification et la compilation, le droit administratif fut ainsi « naturalisé » et doté d'un fondement théorique, geste à la portée considérable qu'analyse Nader Hakim.

Le projet politique est loin d'être absent de la démarche de Gérando et est abordé dans la section « Civiliser et former ». L'approche historiciste construite autour de la notion de *civilisation* peut être considérée comme un paradigme de la pensée et de l'action de Gérando, particulièrement lors de ses missions diplomatiques en Italie ou en Espagne. Comme le montre Virginie Martin, la civilisation, selon Gérando, est pensée comme un processus dynamique et temporaire. On peut ainsi nuancer l'une des thèses récentes à propos de l'expansion napoléonienne d'une conscience de la supériorité culturelle de la France par ses élites administratives¹⁰⁶. La position

106. BROERS M., « Les Français au-delà des Alpes : le *Laager* français en Italie de 1796 à 1814 », in BOURGUIGNAT N. et VENAYRE S. (dir.), *Voyager en Europe de Humboldt à Stendhal. Contraintes nationales et tentations cosmopolites 1790-1840*, Paris, Nouveau

de passeur de Gérando, dans le champ des sciences humaines de son temps, montre qu'il était assez éloigné d'une telle vision.

La recherche d'un terrain commun pour gouverner et réformer la société se fait plutôt à travers le droit et la morale. Dans son cours de droit administratif et ses *Institutes*, Gérando s'employa à transposer les méthodes de l'éclectisme philosophique, comme le montre Jérôme Ferrand, non dans une démarche apolitique, mais au contraire pour réintroduire les principes de la morale dans le droit et combattre le matérialisme. Si elle comporte des éléments conservateurs importants, la pensée morale de Gérando l'amenait ainsi à donner la priorité à la prévention et à ne pas donner à la question de la prison la place centrale qu'elle occupait chez beaucoup, comme le rappelle Jean-Jacques Yvorel.

Gérando ne fut donc pas seulement un conservateur ou un moraliste chrétien. Ses réflexions sur la politique de la langue entamée sur le Directoire continuèrent à guider son approche des questions d'éducation, notamment à travers l'attention particulière qu'il porte aux différents « infirmes de la communication » et en premier lieu aux sourds et muets. François Buton montre que la publication de son *De l'éducation des sourds et muets de naissance* en 1827 s'inscrit dans une campagne menée en faveur de la méthode orale et d'une profonde réforme des modalités institutionnelles de l'enseignement, l'administrateur Gérando intervenant directement dans les questions pédagogiques. Florence Encrevé analyse les débats, voire les oppositions que ses différentes prises de position ont pu susciter. Elle montre combien le regard porté par Gérando sur le handicap reste largement imprégné (et donc limité) par les idées des Lumières : si selon lui, les sourds-muets peuvent et doivent être éduqués, ces derniers sont ravalés au statut d'*enfants* ou de *malheureux* qu'il s'agit de rattacher à la civilisation par le biais de la communication... une position que les sourds et muets, loin d'être passifs, sont de moins en moins prêts à accepter, le legs de Gérando étant progressivement contesté.

Enfin, les principes de l'action sociale de Gérando sont traités dans la section « Agir et transformer ». Pour Gérando, l'éducation est un facteur de stabilisation sociale essentiel. Comme le montre Caroline Fayolle, il entreprend de rationaliser, d'organiser et de construire la pédagogie comme un savoir objectif, à la fois théorique et pratique. Selon lui, l'école doit

Monde éditions, 2007, p. 84-85 : « [Le voyageur français] était gendarme, oppresseur ou protecteur, magistrat ou fonctionnaire, mais en tout cas serviteur d'un régime tout à fait étranger à ses administrés [...]. Au fil de leur critique de leurs administrés, les Français aboutissaient parallèlement à une idée claire et bien définie du "Français" et de la France. Cette image n'était pas pour eux un lieu de mémoire ; elle devenait un moteur dans le processus d'acculturation et une espèce de place forte culturelle et idéologique au milieu d'une société perçue comme dégradée. » L'euro-péo-centrisme n'est pas posé en règle par Gérando : tout avantage historique étant un avantage acquis à titre précaire, le relais peut être pris à l'avenir par les peuples actuellement en devenir.

perfectionner et moraliser les pauvres sans déstabiliser les hiérarchies sociales, ce qui tourne la page des utopies pédagogiques de la Révolution. Corinne Doria compare Gérando à Pierre-Paul Royer-Collard, président de la Commission de l'instruction publique de 1815 à 1819. Elle montre leurs points de convergences (rôle nécessaire de l'État dans l'éducation ; importance d'une éducation morale ; place de la religion dans les programmes scolaires mais nécessité d'une éducation laïque) et de divergences (accent sur l'instruction primaire chez Gérando, sur l'enseignement secondaire et supérieur des classes moyennes chez Royer-Collard). À travers l'analyse de son dernier écrit, *Des progrès de l'industrie dans leurs rapports avec la moralité des classes ouvrières* (1841), Bernard Gainot montre que Gérando, héritier des Idéologues, s'appuie sur la statistique et l'économie sociale – indissociable pour lui à l'économie politique dite « classique » – pour prouver l'importance de l'action concrète de l'entrepreneur « vertueux » et philanthrope pour transformer – moraliser – par le travail les ouvriers conformément au projet de la société industrielle libérale et consolider l'édifice social voulu par Dieu.

Cette médiation sociale du patronage – les classes supérieures ont des devoirs vis-à-vis des classes inférieures – occupe une place centrale dans l'œuvre de Gérando et dans le répertoire assistantiel des catholiques sociaux comme le montre Matthieu Brejon de Lavergnée. Gérando a indéniablement influencé le catholicisme social, mais il est néanmoins resté en marge des milieux catholiques et est pratiquement absent de la mémoire des milieux charitables au XIX^e siècle. Si la visite à domicile est l'activité principale de la Société de Saint-Vincent-de-Paul fondée à Paris en 1833, la pratique de l'enquête reste assez marginale en milieu catholique dans les années 1840 et il faudra attendre les années 1860 pour qu'elle s'y développe grâce à Le Play. L'attention portée à l'indigence, à sa connaissance, à ses moyens de la secourir, est bien centrale dans l'œuvre de Gérando. Élodie Richard analyse l'objectif de Gérando : faire de la bienfaisance publique une science et une branche de l'action étatique pour transformer l'approche sur les pauvres et agir de façon plus juste, plus égalitaire et plus rationnelle dans les secours donnés. S'interrogeant sur les (non-)rapports entre Fourier et Gérando, Bernard Desmars souligne que ce dernier se situe incontestablement à l'écart des programmes réformistes les plus radicaux. S'il cherche à réformer la société, à modifier l'organisation sociale et transformer les rapports sociaux, il ne remet pas en cause ni la société inégalitaire (des fortunes, des rapports de travail patrons/ouvriers), ni les principes de l'économie libérale.

Face à la promotion de nouvelles formes d'organisation ouvrière, face surtout à la mise en cause de la supériorité « naturelle » d'élites considérées comme plus civilisées et donc érigées en « institutrices » d'un peuple enfant, la pensée sociale ou la *politique* de Gérando apparaît à la fin de sa

vie de plus en plus anachronique. Homme de la mise en ordre de la société révolutionnée, Gérando apparaît comme situé entre deux époques, tantôt conservateur, tantôt innovateur, une position qui peut être sans doute considérée comme un marqueur générationnel. Les réflexions de la table ronde finale que l'on trouvera dans la dernière partie de cet ouvrage proposent quelques pistes pour envisager la postérité d'un réformateur paradoxal, et conclure ce parcours qui entendait souligner à quel point Gérando est une figure essentielle pour penser les recompositions politiques et intellectuelles du premier xix^e siècle.